

Deus Davidi promisit, in sua domo stabile futurum Israelitici imperii, et quasi naturale solium, si tamen posterius fidele Domino suo præstarent obsequium. De hac promissione plura nos lib. 2, cap. 4, ubi per Nathan prophetam, hæc David à Domino plenius accepit, quæ hic repetere necessarium non est. Quæ sint viæ filiorum David, et omnium qui verè sapiunt, paulò antè expositum est : viæ enim hominis, qui evitare cupit præcipitium et mortem, lex est, quam Dominus aut scriptam tradidit, aut ipsi rationali naturæ penitus iniecit. Reliquæ viæ hominum non sunt, quæ sensus habent duces, et animæ affectiones immoderatas, quas lactant et capiunt rationalis blandimenta naturæ, quarum sectatores, verius è belluino dicas, quàm ex humano genere prognatos.

ET AMBLAVERINT CORAM ME IN VERITATE ET IN OMNI CORDE SUO, etc. Explicat David, et quid sibi à Deo antea prædictum fuerat, et quem à nobis idem exigat animum, et probet obsequium. Amat enim Deus, probatque opus illud, in quo nihil est fucatum, nihil mendax, quod videlicet inspectante Domino fiat, qui intima animi nostri rimatur et expendit, et in quo etiam cor impendatur totum, neque illius quidquam sibi vindicet humana ac peregrina ratio. Illud enim est : *In omni corde suo, et in omni animâ suâ.* Quod etiam in charitatis præcepto requirit Deus, dum eisdem penè verbis utitur Deut. cap. 6, v. 5, et Matth. cap. 22, v. 36.

VERS. 5. — TU QUOQUE NOSTI, QUÆ FECERIT MIHI JOAB FILIUS SARVIE, QUÆ FECERIT DUOBUS PRINCIPIBUS (1), etc. Ad se quoque pertinere

Salomon est depuis déchu, du plus haut comble de gloire où pouvait monter un prince, dans le plus grand de tous les malheurs ; *in veritate non stetit*, comme le dit J.-C. en parlant du démon même, dont tout le malheur a été de n'être point demeuré ferme dans la vérité. (Sacy.)

(1) Vous savez de quelle manière m'a traité Joab, fils de Sarvia, et ce qu'il a fait à deux généraux de l'armée d'Israël, etc. Vous ferez donc selon votre sagesse, et vous ne permettrez pas qu'il descende en paix dans le tombeau, etc. Ne laissez pas non plus le crime de Séméï impuni, etc. On est étonné d'abord de voir qu'un prince aussi saint qu'était David, et aussi rempli de douceur, comme il en donna des preuves illustres en tant de grandes occasions, ait ordonné à sa mort qu'on punit ses ennemis, c'est-à-dire qu'en un temps où tous les autres ont accoutumé de pardonner, il ait pensé à se venger ; que celui qui a été la figure de Jésus-Christ en plusieurs choses, ait prononcé en mourant un arrêt de mort contre Joab et

judicavit David duorum hominum ulcisci scelus, quos publica hominum vox atque sententia damnabat : quod esse prorsus impunitum non videbatur ex usu futurum rei communis

Séméï ; au lieu que celui qu'il figurait pria son Père de pardonner sa propre mort à ceux qui le crucifiaient ; et qu'enfin un pénitent, à qui Dieu avait pardonné de si grands crimes, ait pu traiter sans miséricorde ces deux criminels, lorsqu'il était sur le point d'aller lui-même demander miséricorde à son Dieu et à son Juge ; mais ce sont ces mêmes vues qui nous obligent de croire qu'un prince si doux, si touché du repentir de ses crimes, et si pénétré de la grande miséricorde de Dieu envers lui, comme il la nomme lui-même, n'a pu en user de cette sorte à sa mort sans une raison très-considérable. Et, pour en juger, nous n'avons qu'à envisager cette douceur même avec laquelle David avait traité jusqu'à lors ceux qu'il ordonnait enfin qu'on punit de mort. Rien ne se peut ajouter à la clémence qu'il fit paraître envers Séméï, le plus insolent et le plus injurieux de tous les hommes, lorsqu'il lui aurait été si facile de le punir selon qu'il le méritait. L'on peut dire donc véritablement de ce saint roi, qu'il fit éclater beaucoup davantage son humble générosité, en souffrant paisiblement cet ennemi tant qu'il vécut, que les autres lorsqu'ils pardonnent seulement à la mort à ceux de qui ils ont été outragés. La charité toute pure et l'amour de la pénitence étaient en David le principe de sa douceur, tandis qu'il vivait, au lieu que la crainte produit souvent dans les autres cette espèce de miséricorde qu'ils font paraître en mourant. L'un pardonnait lorsqu'il était en état de satisfaire sa vengeance, et les autres ne pardonnent que lorsque la mort les met hors d'état de se venger.

Que si l'on ne peut pas dire de Joab qu'il fut facile à David de le punir comme Séméï, puisqu'il était redouté dans tout Israël pour sa cruauté et sa grande autorité dans les armées, on doit néanmoins juger de la disposition de ce prince à son égard, par celle où il fut à l'égard de Séméï. L'autorité même de Joab lui fut un sujet de s'humilier davantage devant Dieu. Il le regardait sans doute comme cet ange de Satan, qui fut donné à saint Paul ; et on peut dire qu'envisageant à tous moments, dans l'insolence de ce général, et dans les outrages qu'il avait reçus de lui, sa propre révolte contre le Seigneur, et l'injure qu'il lui avait faite par ses crimes, il se tenait très-heureux de pouvoir ainsi expier par la douceur de sa patience à l'égard d'un homme une partie de ce qu'il devait à Dieu.

Mais, après avoir donné cette grande preuve de sa charité si patiente durant sa vie, il se sentit obligé dans le moment de sa mort, c'est-à-dire, lorsque l'on ne pouvait plus le soupçonner du moindre ressentiment, de faire paraître son amour pour la justice. Il ne veut pas néanmoins punir lui-même les coupables. Il en laisse la punition à la sagesse de son fils, et il se contente de témoigner en mourant qu'il était très-éloigné d'avoir approuvé la perfidie de Joab envers son fils Absalom et

et publica. Quare licet ipse suo tempore nihil de illorum capite constituisset acerbius, quia sumendi supplicii non videbatur advenisse maturitas, tamen quia neque suo muneri neque communi causæ, atque querelæ satisfactum esse meditabatur, id negotii dat filio, ut pro suâ prudentiâ, et ulciscatur scelus, et offensionem tollat Israel.

Illud hic observandum maxime quod, cum Joab nihil videatur in Davidem molitus esse mali, imò potius pro illius dignitate et vitâ strenuè dimicasse, nihilominus dicit David fuisse sibi, dum duos principes interfecit Joab, injuriam. Tu nosti, inquit, quæ fecerit mihi Joab. Quidam hic aliquid meditantur aut fingunt contra dignitatem et vitam Davidis cogitasse et struxisse Joab. Lyra ex Rab. Salomonis sententiâ, cui ipse subscripsisse videtur, ait in eo Joab contra Davidis existimationem et honorem peccasse, quia litteras, quas de Uriæ cæde multis antè diebus acceperat, aliis quibuscum erat in castris, parùm fideliter ostenderat, eo videlicet consilio, ut multitudinis reprehensionem evitaret, quæ judicium in ipso, et militarem usum desiderabant, cum plagam illam acceptam viderent ex inconsiderato ducis imperio ; ut ex litteris constaret regis, non suo, sed regis arbitratu, temerarium illud sumptum esse consilium. Ex quo tandem agnovit populus, quid admissum esset à Davide flagitii. Hanc sententiam multis confutat Abulensis, et probat magis in Davidem potius peccasse Joab, quia Absalomem filium interfecit, cum tamen jussisset ducibus, obsecrassetque ne parentem miserum eodem quo Absalomem vulnere conficerent. Quod tamen solus ausus est Joab, qui regis imperium ignorare non poterat, cum et ipse à Davidis ore prius accepisset, et proximè esset admonitus à milite, qui illum viderat ex arbore pendentem.

envers les deux généraux qu'il avait tués, ni l'insolence de Séméï envers son roi. Qu'il serait à souhaiter que les disciples d'un Dieu qui a pardonné à ses ennemis, pussent au moins imiter quelque chose de cette grande douceur d'un juste de l'ancienne loi, et d'un prince très-puissant ! Qu'il serait à souhaiter qu'ils ayez dit comme lui le temps de leur mort pour juger équitablement de ce qui regarde leurs ennemis, et qu'ils exerçassent durant leur vie leur patience et leur charité à leur égard !

Ils reconnaîtraient alors combien ce prince a dû aimer d'une manière pure et parfaite la justice en ce qui le regardait, puisqu'il a voulu attendre à juger ses ennemis, qu'il se soit vu prêt à être lui-même jugé de Dieu. (Sacy.)

Theodoretus q. 4, aliam excogitavit causam, propter quam David noluit Joab dñi esse superstitem, quia timebat ne domus suæ, aut Salomonis novi regis, turbato regno, rationibus afficeret. « Cum rescivisset, inquit, eum « Adoniæ adornare ac struere tyrannidem, « timuit ne solitâ utens malitiâ despiceret « juventutem Salomonis, et duorum faceret « alterum, nempe ut aut personâ utens benevolentia eum interimeret, sicut occidit Abner et Amasan, aut apertè strueret aciem « adyersam, et divideret Israel. »

Verùm quid punire voluerit rex in Joab, non obscure ille significavit, cum dixit : *Quæ fecerit duobus principibus exercitus Israel, Abner, filio Ner, et Amasæ, filio Jether.* Nunc videndum cur David in seipsum factum interpretetur, quod in duos hosce principes admissum est. Duas hic ego rationes invenio : altera est, quia tam Abnerem quàm Amasam, ad seipsum advocarat David, et cum prius contrariis studerent partibus, interpositis promissis, et regiâ fide, sibi conciliarat. Quare qui nõssent quo modo essent excepti prius à rege, et deinde callidè et perfidiosè occisos audiissent, violatam existimarent fidem regiâ, neque Davidi ulterius quidquam esse credendum. Hæc autem regiâ nominis gravis injuria fuit.

Altera est, quia reverà magistratui ac regi gravis sit injuria, cum ab aliquo publicè peccatur, quia et contemnuntur leges, quarum illi sunt custodes et vindices ; et si peccata impunita forsitan maneant, malè ab omnibus accipitur illorum languor atque vecordia, cum aut nolint aut non audeant cum audacibus ac sceleratis hominibus pro legibus atque republicâ certamen subire. Aut certè quia si principes inertes sint, et in re communi ac publicâ administrandâ dissoluti ac desides, cum populo peccant, si populum non avocant à peccando. Neque enim satis illis est vitam conservare integram et puram à flagitiis, si cum possint alios à peccando sive consilio, sive supplicio ac metu detertere, id facere per ignaviam et socordiam omittant. Quare mors cujusvis è populo principibus adscribitur, si multam relinquunt, et vindices ab homicidis manus abstineant : et occisi hominis sanguis super principum caput aspergitur, qui vindictam clamat, et interdum exorat. Hoc sanè videtur significasse Salomon, cum statim dixit, v. 31, ad Banaïam, cui præceperat ut occideret Joab : *Interfice eum, et sepeli et amovebis sanguinem innocentem qui effusus est à Joab,*



à-me, et à domo patris mei. Quod sine dubio prius à parente acceperat, ut medietur Ambrosius, Apolog. 1, cap. 17: «Nihil, inquit, minùs quàm cruentus affectus sancto prophetae adscribi potest, qui vità decedens supremà voce convenit Salomonem, ut sanguinem innocentem à se tolleret, quem fuderat dux ejus exercitus Joab, quando Abner insidiis occubuit.»

ET EFFUDIT SANGUINEM BELLI IN PACE. Sanguis belli ille dicitur, qui honestè potest et impunè effundi, quem tamen impunitum non habebit ille qui, dum arma silent extra aciem, et certamen effudit, maximè si quis aggrediatur alium, et opprimat incautum; hoc imbelles scelus et ignobile designavit Joab, dum in pace et amicitia simulatà duos principes interfecit, qui nihil sibi à fraudulento consilio metuebant, quos vigilantes et armatos nunquam esset aggressus. Sanguinem itaque belli effudit in pace, quia quod in acie facere potuisset impunè, id extra aciem tunc perfidiosè tentavit, quando non potuit non esse non ignominiosum, et turpe, et quod superioris potestatis gladius habebat sibi obnoxium.

ET POSUIT CRUOREM PRÆLII IN BALTEO SUO, QUI ERAT CIRCA LUMBOS EJUS, ET IN CALCEAMENTO SUO, QUOD ERAT IN PEDIBUS EJUS. His verbis sine dubio significatur aliquid callidum et insidiosum; quid tamen illud sit, obscurum est et incertum. Historia scholastica explicationem hanc esse judicat superioris clausulæ, neque aliam esse sententiam, quàm sanguinem qui in bello legitimo poterat effundi, extra bellum effusum esse sceleratè. Cui alii nonnulli subscribunt, quasi diceret, futurum fuisse gloriosum, si clypeum Joab aut loriam referret ex acie hostili sanguine cruenta, quia sanguis ille in bello fuisset legitime, non in pace effusus; at qui in balteo et in calceis fert sanguinem, is armatus non videtur iniisse pugnam Marte legitimo, sed simulatà pace perfidiosè in hostis viscera ferrum adegisse.

Dici etiam posset non omninò abs re è duorum principum cæde adeò non fuisse vecundatum Joab, ut aliorum oculos perfrictà omninò fronte subierit, neque hominum exhorruerit judicia, qui quid ab illo fuerit admissum non ignorabant. Quasi enim præclarum aliquid eddisset facinus, quale foret si Goliath alterum, et in eo suæ gentis opprobrium commune sustulisset, sic innocentium sanguinem circumferebat in calceis et in balteo diffusum, virtutis argumentum bellicæ, neque eo san-

guine calceamenta respersa retardabant illius, quancumque in partem vellet, liberum incensum; neque balteus eà ratione insignitus, sive scedatus à militari sive conventu, sive præfecturà revocabat. Id porrò aliis non poterat esse non molestum, cum gloriosum sibi duceret, eoque se nomine ambitiosè jactaverit, quod sibi ignominia atque pudori ducere debuisset.

Ego id magis probo quod plerisque aliis placere video, ideò sanguine duorum principum Joab balteum et calceos fuisse respersos, quia illud mortis intulit genus, ex quo adversarii sanguis in balteum et calceos effluere potuit. Conseruit enim cum hoste lacertos ad amplexum potius amicum, quàm ad hostilem luctam, ut putabant duo principes: nam alioqui neque amplexum admitterent neque fraudulentum osculum. Cum autem uterque in eo amplexu ad quintam costam esset percussus, id est, ad ilia, facile intellectu est, quomodò inde primum sanguis in balteum eruperit Joab, et inde ad calceos usque descenderit. Quod potuerunt observare alii, quibus illud facinus offensioni fuit; et ideò ut honestiori vocabulo rem omninò turpissimam exprimerent, sanguinem in balteo et calceamentis Joab positum esse dicebant. Hanc porrò vocem sumpsit David à vulgo, et dum fraudulentum conatum significare vult, balteum et calceos sanguine dicit fuisse respersos.

Ex hoc loco, et sanguine respersis calceis Joab fabulati sunt Hebræi id quod nos pluribus explicuimus lib. 2, c. 6, nempe deceptum fuisse Abnerem à Joab, dum rogat de calceo, qui detrahi solet ab illo qui fratris mortui uxorem ducere noluerit, quod merè somnium Hebræorum est. Tu locum illum vide.

VERS. 6. — FACIES ERGO JUXTA PRUDENTIAM TUAM, ET NON DEDUCES CANITIEM EJUS PACIFICE AD INFEROS. Non præscribit filio David mortis genus aut modum, sed hæc Salomonis considerationi judicioque permittit: omninò tamen jubet, ut in illius vitam capitali supplicio decernat. Porrò canities pro senectute ponitur, quia senectutis naturale signum; quo modo Jacob Gen. quæst. 1, dixit: *Deducetis canos meos cum dolore ad inferos*, id est, me senem et oblitum canis. Eodem modo statim David de Semei, vers. 9: *Deducetis canos ejus cum sanguine ad inferos*. Quid sit pacificè mori, non est difficile cognitu, nempe non vi extrinsecus allatà perire hominem, sed aut senio confectum, aut morbo consumptum; ita ut non tam homo, à ferro, aut hominum injurià, quàm à naturà videatur extinctus. Quod optimè explicuit David

statim vers. 9, cum dixit: *Deducetis canos ejus cum sanguine*. Quod idem est, atque: Non deducetis canitiam ejus ad inferos pacificè. Hæc mors, quæ non est sine ferro et sanguine, cruenta dicitur; quæ verò à senectute advenit, vel à morbo, sicca: quam rarò nanciscuntur tyranni, quibus subditorum malè conciliatus animus, non semper benè cupit, et gladius insidiatur assiduè, de quibus Juvenalis acutè Satyrà 10:

*Ad generum Cereris (id est, ad Plutonem) sine cæde et sanguine pauci Descendunt reges, et sicca morte tyranni.*

VERS. 7. — SED ET FILIIS BARCELLAI GALADITÆ REDDES GRATIAM. Quàm fuerit Barcellai liberalis in Davidem, quo tempore rerum omnium egenus fugiebat Absalomem, habes lib. 2, cap. 17, quemadmodum illi rex gratiam rependere voluerit, neque tamen ille prudens admitteret, quia quominus regià liberalitate possit uti, faciebat ætas jam grandis et exhausta, quæ regiis deliciis minùs erat idonea, habes supra cap. 19. Quare rogavit regem, ut si quid in ipsum regià vellet liberalitate conferre, transferret ad filium. Hujus vocis, David, atque promissi memor, commendat Salomoni filio, ut illius viri filios regià liberalitate complectatur, et secum ejusdem convictus et mensæ faciat esse consortes. Quod ipse, opinor, David postquam profligatà Absalonis causà, regno ac sibi restitutus est, cumulatè præstiterat.

VERS. 8. — HABES QUOQUE APUD TE SEMEI FILIUM GERA, etc. De Semei quomodò in regem non solum maledicta, sed etiam lapides jactaverit, habes lib. 2, cap. 16, ubi diximus qualis fuerit illa pessima maledictio, quam nunc David moriens impunitam esse non vult. Quomodò verò Semei Davidi ad solium, ex quo jam excidisse putabatur, occurrerit, illique eo tempore, Abisai repugnante, impunitatem promiserit, leges lib. item 2, cap. 19, ubi etiam nos pluribus ostendimus, quo modo cum hoc negotium Salomoni mandaverit, jurata fides ac venia non fuerit à rege violata.

Sed illud meritò quærunt, et explorant alii. Quomodò David cum ulcisci posset, imò et deberet duorum principum indignissimam necem, ad illud usque extremum vitæ tempus distulerit, idque non tam suà, quàm alienà manu voluerit esse transactum. De Semei jam à nobis lib. 2, dictum est. Neque in hoc casu aliquid est admodum reprehendendum in rege, cum regu sit animi privatas injurias non ulcisci, sed illas non tam sontibus, quàm suo no-

mini ac dignitati condonare; quæ id à regi animi magnitudine non solum postulant, sed etiam suo jure exigunt interdum. Accedit quòd ipse suum peccatum apertè confessus fuerat, et quo potuerat superiorem culpam, novo humanitatis officio deterserat. Adde quòd dies victoriæ sumendo severiori supplicio opportunus non est, eo præsertim articulo, in quo animos populi non omninò pacatos, benignitate sedatos, et officiis conciliatos respertuit; sed cum aliquid admisisset Semei, quod si maneret impunitum, malo reipublicæ novisset exemplo, jubet filio, ut illam è populo tollat offensionem, satisque faciat communi causæ. Quo consilio satis ostendit noluisse se proprium consolari dolorem, aut injurias persequi privatas, sed hominum offensioni justæ, et reipublicæ rationibus satisfacere.

De Joab alia causa fuit, cur non statim ab illo David pœnas sumpserit insidiosæ cædis, sed ad regnum usque Salomonis distulerit. Nam quo tempore cædes illa contigit, nondum tantam habuit potentiam David, ut auderet adversus Joab, qui potentissimus erat, et exercitus princeps, quidquam moliri; neque dum res erat pacata satis, ei illius operà indigeret maximè, præsertim cum eo tempore cecidisset Abner, quem castris præficere poterat loco Joab; neque fortasse ullus esset in toto populo, cui tutò committi posset belli pondus, quod prudentiam desiderat et animi constantiam. Quam rationem ipse indicavit David illo cap. 3: *Ego, inquit, delicatus, et unctus rex: porrò viri isti filii Sarviae duri sunt mihi*. Aliquid majus prodit Josephus lib. 7 Antiq. cap. 12, ubi in hoc ipso articulo in hunc modum Davidem cum Salomone inducit loquentem: «Memento etiam iniquitatis Joab, qui propter æmulationem duos duces justos interemit. In eum tuo arbitratu animadvertes, quandoquidem hæc tibi pœnam evasit, quòd me ipso esset potentior.»

At dices, cur non est ausus David, quod Salomon adhuc puer, et vix regni compos tam facile consecutus est? Responsio difficilis non est, quia extrema Davidis tempora ab intestinis tumultibus et externis bellis fuerunt quieta, ut habemus ex cap. 24, in principio; quare David variis perfunctus bellis, pacatum regnum tradidit Salomoni, ut ipse docet Salomon cap. 5, v. 4: *Nunc autem requiem dedit mihi Dominus Deus per circuitum, et non est Satan, neque occursum malus*. Quare cum silerent tunc arma, neque ullum Joab usum videretur allaturus esse reipublicæ, dare tunc potuit sine



ullo reipublicæ detrimento pœnas effusi sanguinis. Adde quod tunc Joab grandis erat natus, et bellorum molestiis parum idoneus, cum non minus annis quadraginta castris præfuisset, ab ipso nimirum exordio Davidici regni, ex quo primum David consedit in Hebron, atque ideo cum illam curam tricenario minor non videretur administraturus utiliter, verisimile est, aut annum tunc attingisse septuagesimum, aut saltem à septuagenario non abfuisse procul. Cano certe fuisse capite ipse docet David, cum dicit de Joab v. 5: *Non deduces canitiem ejus pacificè ad inferos*. Vide hæc de re Abulensem quæst. 12 et 13.

VERS. 10. — DORMIVIT IGITUR DAVID CUM PATRIBUS SUIS, ET SEPULTUS EST IN CIVITATE DAVID. Non dudum postquam hæc mandata postrema dedit Salomoni filio, decessit David, cum annum ætatis egisset septuagesimum, et quadragiesimum in administrando regno posuisset. Nactus verò est sepulturæ locum, et honorem in eâ Jerosolymæ parte, quam ipse abstulit à Jebusæo, et à suo nomine civitatem appellavit Davidis. De Davidis sepulchro multa tradit Josephus lib. 7 Antiq. cap. ultimo, et lib. 13, cap. 16, et lib. 16, cap. 11, et nos eâ de re non pauca in nostris commentariis super Acta cap. 2, ex quibus aliquid transcribere in hunc locum non erit abs re.

Sed illud videndum prius, an Davidis sepulchrum (de ejus formâ postea) constructum ab ipso Davide fuerit, an à Salomone, qui illustri monumento honestare voluit parentis ossa, quæ æternâ memoriâ dignissima censebat. Quod sibi rex ante mortem de illustri sibi tumulo providerit, non videtur prorsus improbabile; cum et alii principes sæpè fecerint, neque tamen ideo sint improbat, et nunc quotidie multi faciant insanis prorsus sumptibus, etiam qui propter modestiam à superbâ mole, et ambitioso mausoleo abstinere debuissent. Et cum domum prius excitaverit luculentam in arce Sion operè magnificâ, quale regiam decebat majestatem, construxisse quoque videri potest, et sibi, et suis commune sepulchrum, in quod inferrentur posteriorum regum augusta cadavera. Sed placet quod visum est Josepho lib. 1 Antiquitatum, cap. ultimo, et Petro Comestori lib. 3 Reg., cap. 3; Abulensi q. 20, et aliis pluribus, extractum quidem esse à Davide sepulchrum minoris ambitionis et sumptus, amplificatum tamen esse à Salomone, et ad illam usque molem et splendorem excitatum.

Davidis sepulchrum ad tempus usque Evangelii durasse constat ex cap. 2 Actuum, v. 29, de quo Petrus: *Viri fratres, liceat audacter dicere ad vos de patriarchâ David, quoniam defunctus est, et sepulchrum ejus est apud nos usque ad hodiernum diem*. Durasse quoque ad tempus Adriani, auctor est Dion in Adriani Vita, ubi dicitur Salomonis monumentum, quod etiam Davidis fuit, magnâ ex parte spontè corruisse. Sanè Hieronymus in Epist. ad Marcellam ait se ad Davidis mausoleum precari consuevisse. Et quod mirerè magis, post urbem Jerosolymam toties expugnatam, toties eversam, nihil extremum illud mausoleum à Chaldæis, nihil à Græcis, nihil à Romanis, nihil denique ab aliis barbaris qui urbem invaserunt, aut occuparunt, passum est? Ut enim refert Sebastianus Serlius lib. 3, de Architecturâ, ubi ichnographiam tradit sepulcri regum Juda, suo, id est, nostro ævo extabat adhuc augustum illud monumentum. Ipse enim accepisse dicit illius formam à Marco Grimano Veneto, qui tunc erat summus Aquilæ antistes, post verò cardinalis, qui ipse suis oculis viderat dimensus fuerat, et singula diligentissimè observaverat, à quo sumpsit figuram illam ichnographicam, quam ipse fideliter expressit in loco citato; inde tu sume.

Addit Josephus in paternum sepulchrum cum regio cadavere multa Salomonem intulisse talentorum millia, quæ deinde multis post annis extulit Hircanus, quæ nos in cap. 2 Actuum, multis confutavimus: ubi etiam diximus Davidis ossibus pepercisse Chaldæos, etiamsi regum Juda ossa juxta Jeremiæ vaticinium cap. 8, et Baruch, cap. 2, per summum Iudibrifium è suis loculis et monumentis effoderint.

Hic finis vitæ gestorumque Davidis, qui in utraqûe fortunâ vir fuit planè admirabilis, in quo viri strenui, et fortes Dei, et patriæ religionis amantes, et suæ gentis studiosi exemplum habent, ad ejus se similitudinem effingant. Qui, si aliquid aliquando passus est, aut operatus humanitus, in quo, ab eo quod recta prescribit ratio, defecit, sic tamen se ad rectam vivendi normam revocavit, sic doluit vehementer, sic lacrymatus est assiduè, ut non minorem usum peccatoribus peccator ipse ad veræ penitentiae formam, quam justus justis ad justitiæ perfectionem attulerit. Habemus brevem quamdam periochem Davidicæ historiæ Eccli. 47, versiculo 1, quæ satis est facilis mediocriter attentio. Illud non ita quod priori loco ponitur, ubi hoc de Davide præclarum elo-

gium: *Quasi adeps separatus à carne, sic David à filiis Israel*. Notum est ex sacrificiis uni Deo adipem deberi, qui non tam alias victimæ partes probat et admittit. Erant in Israelitico populo, licet præcipuâ quâdam lege consecrata Deo, multa quæ Deus quasi aliena respueret, sicut è victimâ, licet immolatâ Deo, multa Deus ipse rejicit, et ad aliorum usus, quasi aliena relinquit, et solum sibi à carne separatam adipem reservat. Fuit igitur aliorum comparatione David quasi adeps, in quo Deus nihil rejicit, nihil fastidit. In aliis verò plurimum carnis fuit, imò fortasse quidquid in illis fuit totum omninò carneum, id est, quod hominum usibus potius quam divinis servit. Hoc videtur dixisse Dominus, et habes Actor. 15, v. 22: *Inveni David filium Jesse, virum secundum cor meum, qui faciet omnes voluntates meas*, quod prius dixerat lib. 1 Reg., cap. 23, v. 54. (1)

VERS. 12. — SALOMON AUTEM SEDIT SUPER THRONUM DAVID. Ex hoc loco facile colligitur, ex quo unctus est Salomon rex Israelis, non regnasse omninò, neque solum, cum nondum pater à se regni jus et potestatem abdicasset, à cujus ipse auctoritate ac nutu in regni administratione pendebat. Quare Davide vitâ, id est (ut ego interpretor) regno defuncto, super Davidis thronum sedisse dicitur Salomon, id est, verè jam totius imperii fuisse compos, quâ de re supra cap. 5, v. 50. Quantum verò temporis simul cum parente regnaverit, id est, quamdiu ab ejus unctione vixerit David, incertum est; vixisse aliquamdiu nemo dubitat, ut caput istud docet non obscurè, et ipse profertur David Psal. 71, cum filio suo jam regi judicium à Deo, et justitiam precatur: *Deus judicium tuum regi da, et justitiam tuam filio regis*. Si tamen sermo ibi de Salomone propheticus est, ut multi putant, Genebrardus in chronico, anno mundi 3106, anno extremo vitæ suæ statum et formam sacerdotalis et Levitici ordinis constituisse dicit, quod sumpsit, opinor, ex Hebræorum chronico cap. 14, ad finem. Quod si ita est, non diu Salomon cum parente regnavit. Quoto anno Salomon regnum inierit, nihilò certius est. Quidam undenem, alii duodenem putant. Vide Hieronymiep. 132, ad Vitalem, ubi de Salomone multa. Illud etiam in Hebræorum chronico habemus cap. 16, antequam David è vivis discederet, vidisse nepotem suum Roboam Salomonem filium, quâ de re suo loco pluribus.

(1) VERS. 11. — IN HEBRON REGNAVIT SEPTEM ANNIS. In secundo Regum, 11, regnasse legitur septem annis et sex mensibus. (Calmet.)

VERS. 13. — ET INGRESSUS EST ADONIAS FILIUS HAGGITH, AD BETHSABEE MATREM SALOMONIS, QUÆ DIXIT EI: PACIFICUS NE EST INGRESSUS TUUS. Uxor fuerat Davidis, ut diximus; Abisag Sunamitis, licet cum illâ nullum habuerit tentâritque conjugale commercium. Cum autem, ut est verisimile, parentalis luctus esset impensus, etsi non omninò sine offensione, cum minori tamen iniri posset alterum connubium, accessit Adonias ad Bethsabee, ejus intercessio pro maternâ sive auctoritate, sive indulgentiâ, plurimum videbatur apud filium ponderis habitura, oratque ab illâ, ut à Salomone sibi in uxorem Abisag Sunamitidem impetraret. Quid autem hæc petitione spectârit Adonias, incertum est: quidam hæc ratione voluisse putant in regni possessionem irrepere, ut quod priori consilio non potuit, cum apertè clamante populo, regium sibi nomen assumpsit, id postea callidè, et quasi per insidias obtineret. Dicunt autem, qui ita judicant, consilii hujusce auctorem fuisse Joab, qui Adoniæ favebat partibus, et cui proximè in regno sibi procurando, sive ambiendo præsens astiterat. Ita putat Abul. quæst. 20; Theodoretus quæst. 7; Dionysius et Hugo; neque defuit ratio, quam Joab homo callidissimus odoratus est. Nam cum Adonias populo toti foret non ingratus, et jam sibi illius bonam partem concillasset, à quâ conclamatus est solemniformâ, et salutatus rex; esset præterea honestâ ac liberali facie, quæ multitudinis blanda conciliatrix est, et filiorum maximus, quos ex variis uxoribus suscepit David; si ad hæc, mortuo jam rege, accederent Sunamitidis nuptiæ, quæ ipsa reginâ fuerat, et populo propter formæ venustatem et honestos mores non ingrata, ad regnum obtinendum magna videbatur futura ponderis accessio. Hæc ratio Joab primum callidum consiliatorem, deinde Adoniam adduxisse potuit, ut Sunamitidem expeteret ad nuptias. Quod non videtur ignorasse Salomon, quando hujus consilii tam severum supplicium, primum ab Adoniâ, deinde à Joab magis fortasse festinatè, quam principio statuisset, exigit. Sed fortasse nihil horum cogitabat Adonias, sed captus non tam ambitione regni quam Sunamitidis pulchritudine, illius ambebat nuptias, neque putabat à paterno connubio aliquod impedimentum obtendi, cum seiret ab illius conjugali congressu abstinuisse parentem. Cum autem non imprudenter Bethsabee suspicari posset hostile aliquid Adoniam moliri aut contra se, aut contra Salomonem filium, cum ipse prius